

Au nom  
de Sankar

Kausalya Sankar  
Avec la collaboration  
de Guillaume Vénéitay

# Au nom de Sankar



© Librairie Arthème Fayard, 2020.  
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0425-0  
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

## *Avant-propos*

J'ai toujours dû suivre des règles immuables : ne pas sortir toute seule, ne pas parler aux garçons à l'école, accepter que mes parents décident de mon futur et de mon mariage. C'est le lot de trop de femmes en Inde et à travers le monde. On essaie parfois de gratter un brin de liberté et de jouer avec les lignes rouges dessinées par nos familles. Sans jamais faire le grand saut. Et l'ordre patriarcal et castéiste de la société indienne reste sauf.

Parfois, des femmes transgressent ces règles. Elles se rebellent, s'échappent, se marient avec des hommes de castes différentes, au péril de leur vie. Je ne pensais pas devenir l'une d'elles. Jusqu'à ce que je rencontre Sankar. Nous vivions

dans deux mondes différents à seulement vingt kilomètres de distance. Je suis issue d'une famille puissante, riche, qui place l'honneur de la caste par-dessus tout. Lui venait d'une communauté dalit. Ceux-ci sont considérés comme des parias de l'Inde, hors du système des castes, impurs, intouchables. Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer. Et puis l'amour, une fuite pour échapper à mes parents, un mariage. Nous avons été finalement rattrapés par ma famille, qui n'a jamais accepté que je me marie avec un Dalit. Ils l'ont fait tuer en plein jour, juste pour sauvegarder leur fierté et l'honneur de leur caste.

Sankar est mort parce que nous avons simplement osé nous aimer et parce que nous avons transgressé des règles obsolètes de plusieurs millénaires.

Tout aurait pu en rester là, comme pour des centaines de crimes d'honneur impunis en Inde. Pour moi, un futur de chagrin, et ce drame considéré comme un énième fait divers lié à la caste. Et la vie aurait repris son cours. J'ai compris progressivement que nous ne pouvions plus nous permettre de nous taire, d'abord pour notre liberté en tant que femmes. Partout dans le monde, des voix féministes s'élèvent pour réclamer plus d'égalité et de droits. J'espère humblement en faire partie, afin que nous toutes, en Inde, puissions vivre et aimer librement.

Il est aussi indispensable de se révolter pour en finir avec ce système de castes. Je suis entrée dans la communauté dalit par mon mariage. J'ai vu les humiliations quotidiennes : le dédain de la police, le dégoût de castes se pensant supérieures,

la dureté d'une vie dans les marges d'une société qui se complaît dans l'inégalité.

Prendre la parole m'a fait replonger dans les affres des castes et d'un pays qui méprise les femmes. Je vivais avec les menaces de ma famille. Je reçois désormais celles d'hommes ravagés par cette mentalité castéiste. Ils n'ont pas compris que je ne me tairai plus. Notre histoire doit être racontée. Pour la mémoire de mon Sankar, pour en finir avec les crimes d'honneur. Et pour que l'amour triomphe enfin des castes.

## *Introduction*

Je n'ai fait qu'un pas dehors et c'est le chaos. Il y a ce bruit étourdissant qui me fait vaciller. Celui des roues du brancard, des pas lourds et pressés des soignants se précipitant vers nous, les sirènes des véhicules de l'hôpital de Coimbatore. Ma tête grince sous de multiples plaies et un bandage de fortune. Du sang inonde mon *churidar*<sup>1</sup> violet, ma main gauche est estropiée.

Mais il y a surtout cette image indélébile : le corps de Sankar, mon mari, étendu sur une civière entraînée à toute vitesse vers le bâtiment. De nous deux, c'est lui qui a le plus encaissé.

---

1. Désigne communément un ensemble féminin, une tunique se portant au-dessus d'un pantalon serré.

Quelques instants plus tard, nous sommes à l'intérieur de l'hôpital, dans un couloir blafard. Des médecins se sont attroupés autour de lui, des infirmières inspectent ses blessures et tentent de le réanimer. Je me tiens derrière le cercle. Je suis sonnée, mais tente par tous les moyens de vérifier qu'il va bien, qu'il va se réveiller.

Un des médecins relève la tête :

« Qui est venu avec ce jeune homme ?

— Il n'y avait que cette fille », rétorque l'ambulancier.

Le docteur me jette un coup d'œil furtif. Il repose ensuite son regard sur Sankar et son corps mutilé, puis recommande au chauffeur : « Ne lui dites rien. »

J'entends, je comprends, mais je ne peux toujours pas concevoir ni même imaginer que c'est terminé. Autour du

corps, les soignantes viennent pourtant de stopper leurs tentatives de le réanimer. Il n'y a plus aucun espoir.

Mon cœur s'agite, mes mains tremblent, mais le choc m'empêche de pleurer. Instantanément, je perds pied, tandis que le cercle autour de Sankar se défait en silence. Je manque de tomber, on me relève et, dans l'urgence, on m'assoit sur une chaise roulante.

Je ne vois plus rien, je ne sens plus rien. On me mène dans une autre pièce, puis encore une. Tout va trop vite. À peine les roues s'arrêtent-elles que je sens des mains me saisir la tête et la lame d'une tondeuse heurter mes plaies. On me rase les cheveux. « On est obligé de te tondre si on veut te recoudre », j'entends, incapable de réagir.

J'observe mécaniquement la petite pièce aux murs froids dans laquelle je

suis assise – une sorte de *lobby* menant à l'unité de soins intensifs. Des étagères de bois sont remplies de médicaments. D'autres blessés, certains allongés, attendent sur des bancs de ciment, tandis que des blouses blanches courent dans tous les sens.

Mes cheveux jonchent maintenant le sol. Je les regarde, détachée, lorsqu'apparaissent dans mon champ de vision les pieds d'un homme vêtu d'un uniforme kaki. Je relève la tête. La peau foncée et le ventre légèrement replet, il se tient devant moi un moment sans rien dire. Puis il me murmure doucement : « Ne pleure pas. »

Sans m'en rendre compte, les larmes ont déjà inondé mon visage. Je ne lui réponds rien et il recule, le temps que l'équipe médicale termine son travail.

Mes joues sont désormais serrées par un bandage grossièrement attaché autour de ma tête. Il faut soigner ma main. Une jeune infirmière s'approche : « Je suis désolée, mais nous allons devoir couper votre bague à l'annulaire gauche. » Cette phrase me secoue. Ce bijou n'est pas de l'or, il ne vaut rien, mais c'est un symbole : avec Sangeetha, une de mes amies, nous portons chacune le même.

« Il va falloir que tu sois forte, que tu encaisses la douleur, poursuit l'infirmière. Parce qu'après, je vais devoir recoudre ton doigt. » Des larmes inondent mon bandage. Je revois le corps de Sankar dans l'ambulance, son cou entaillé jusqu'à l'os, la chair qui s'échappe de son tee-shirt bleu gorgé de sang. Personne, jamais, ne devrait assister à cela.

Plus que les images, ce sont ses derniers mots qui résonnent encore en

moi : « *Paappa*<sup>1</sup>, écoute-moi. Ne fais confiance à personne dans ce monde. Ne donne pas ton amour. Sois juste toi-même. »

Je viens de comprendre : Sankar est mort.

L'équipe médicale me pousse sur quelques mètres. Cinq marches à descendre avec ce fauteuil roulant, et nous arrivons dans la pièce principale de l'unité de soins intensifs.

Six lits bordés de draps beiges sont disposés. Sur cinq d'entre eux, des vieillards semblent attendre la mort. J'hérite d'un de ceux du milieu.

Les infirmières et les médecins effectuent les perfusions habituelles.

---

1. Mot affectueux tamoul, pouvant se traduire par « enfant ».